

Smartphone et politique : le triomphe du «populisme» numérique



(/) » [VOX \(http://premium.lefigaro.fr/vox\)](http://premium.lefigaro.fr/vox) » [Vox Societe \(http://premium.lefigaro.fr/vox/societe\)](http://premium.lefigaro.fr/vox/societe)



Par [Alexandre Devecchio \(#figp-author\)](#)
Publié le 02/03/2018 à 18h45

FIGAROVOX/GRAND ENTRETIEN - Dans un petit essai remarquable, *Démocratie smartphone*, Francis Brochet fait le constat de l'impact des nouvelles technologies sur la vie politique et le comportement des électeurs. Pour FigarovoX, il décrypte les enjeux de cette révolution numérique, qui est aussi démocratique et anthropologique.

Francis Brochet est journaliste au groupe de quotidiens régionaux Ebra, et auteur de plusieurs essais, dont un prémonitoire *Et François Hollande enterra le socialisme* (éd. Archipel, 2015). Il a publié en 2017 *Démocratie smartphone, Le populisme numérique de Trump à Macron* (<https://www.bourin-editeur.fr/fr/books/democratie-smartphone>) (éd. François Bourin).

FIGAROVOX.- Votre dernier livre s'intitule *Démocratie smartphone*. N'êtes-vous pas le piège qui consiste à tomber dans la divinisation de la technique, et envisager le numérique comme une fin et non un moyen?

Francis BROCHET.- Certainement pas! La technique seule ne change rien, bien sûr. Mais elle accélère des

DÉMOCRATIE
SMARTPHONE



- Crédits photo : éd.
François Bourin

évolutions en cours, des transformations lentes et profondes de nos manières de vivre et de penser. Et nous vivons un moment où cette accélération du changement en modifie la nature, pour créer une révolution: songez que le smartphone, que nous avons tous ou presque dans nos poches (73 % d'entre nous, selon le dernier «Baromètre du numérique» de l'ARCEP), est apparu il y a à peine dix ans.

Vous allez jusqu'à voir dans la révolution numérique le déclencheur d'un tournant anthropologique parmi les plus importants de l'aventure humaine. Pourquoi?

Il suffit d'observer les gens qui passent dans la rue de n'importe quelle ville de France: la plupart marchent le nez sur leur smartphone, au risque de se heurter les uns les autres. Ils ne sont pas ensemble, dans un espace physique dont ils partageraient l'expérience, dans lequel ils entendraient les mêmes bruits... Ils ne sont pas ensemble, ils sont ailleurs, avec d'autres - avec des images, des musiques, ou des personnes qui peuvent physiquement être dans la rue d'à côté ou au bout du monde. Ils échangent par SMS, sur Twitter ou Facebook, créant ainsi autant de communautés provisoires. Dans la rue, aujourd'hui, nous sommes «seuls ensemble» pour citer Sherry Turkle, qui a très bien analysé l'impact des outils numériques sur nos comportements.

Dans la rue, aujourd'hui, nous sommes « seuls ensemble ».

La révolution numérique marque-t-elle le dépassement de la modernité apparue avec Descartes?

Elle accélère un dépassement déjà en cours... La modernité selon Descartes et les Lumières inscrivait l'individu dans une histoire, et dans une quête de liberté fondée sur la raison, garantie par des institutions. Cela a reculé devant ce que l'on a appelé la postmodernité, ou la modernité radicale, ou liquide... Un monde où la raison fait place à l'émotion, où l'institution cède devant la foule, où l'histoire se fond dans le présent. Il est toujours difficile de dater des évolutions de long terme. Disons que tout cela émerge dans les années 60-70 du côté de la Californie, dans la combinaison de la révolution numérique de la Silicon Valley, de la révolution libérale incarnée par Ronald Reagan, et de la révolution philosophique de l'École de Palo Alto - et sur ce point, je recommande vivement la lecture du *Modèle californien* de Monique Dagnaud. C'est en cela que nous vivons une transformation non seulement technique, mais anthropologique. Elle est de la même dimension que l'invention de l'imprimerie au XVI^e siècle.

En quoi Internet a-t-il bouleversé les codes politiques traditionnels?

Le bouleversement a été perceptible d'abord du côté des politiques, dans la campagne présidentielle de Barack Obama en 2008. Internet lui permet de repérer les électeurs potentiels pour mieux les démarcher, et lui permet également de susciter une multitude de petits dons afin de financer sa campagne. L'usage d'internet par les candidats et les pouvoirs n'a depuis cessé de se sophistiquer, comme le montre la campagne d'Emmanuel Macron, nourrie des analyses des ordinateurs de Liégey-Muller-Pons.

Internet entraîne un autre bouleversement, à mon avis trop peu souligné, et c'est cela qui a déclenché mon envie d'écrire ce livre: Internet change l'électeur, ou plutôt, pour ne pas tomber dans la «divinisation de la technique» que vous critiquez à juste titre, Internet accélère un changement en cours. Comment imaginer que le numérique puisse transformer nos vies de salarié, nos relations en société, nos amours - mais pas notre vie citoyenne? Nous tous, électeurs, sommes devenus plus instables dans nos choix, plus accessibles aux arguments d'émotion, plus radicaux dans nos opinions. Comme lorsque nous tapotons sur notre smartphone, nous exigeons des politiques qu'ils nous apportent des réponses immédiates, dans les deux sens du mot: instantanées et sans médiation. C'est en ce sens que la politique au temps du numérique est spontanément populiste, et que l'on peut parler de «populisme numérique»

Trump a encore amplifié le phénomène allant jusqu'à gouverner avec Twitter. Son «populisme numérique», décrié par beaucoup d'observateurs, est-il efficace?

Son populisme numérique a déjà été extrêmement efficace pour l'élire président: Donald Trump a gagné l'élection sur les réseaux sociaux, tandis que tous les médias traditionnels soutenaient Hillary Clinton. Cela n'a pas été vu, car l'immense majorité des stars de la Silicon Valley était avec Clinton, supposée plus «moderne», quand Trump et ses électeurs étaient caricaturés en imbéciles arriérés. Nos démocraties doivent faire avec cette réalité: le numérique favorise

Nous tous, électeurs, sommes devenus plus instables dans nos choix, plus accessibles aux arguments d'émotion, plus radicaux dans nos opinions.

les idées en rupture avec le consensus «raisonnable», porté par les «élites» - les guillemets sont importants, car on est toujours «l'élite» de quelqu'un. Regardez les législatives en Allemagne: le libéral Christian Lindner a fait campagne sur sa jeunesse et sa supposée modernité numérique face à Angela Merkel. Le problème pour lui est que, sur les réseaux sociaux, il était largement distancé par l'extrême droite nationaliste, l'AfD - qui l'a devancé dans les urnes de deux points.

Emmanuel Macron, qui rêve d'un monde ubérisé, est-il lui aussi, à sa manière, un «populiste numérique»?

Je ne sais s'il en rêve, mais je sais que notre monde est déjà «ubérisé»... Et oui, je pense qu'Emmanuel Macron relève, comme Donald Trump, du populisme numérique. Mais il faut s'entendre sur ce mot tant galvaudé. Je l'utilise dans le sens que lui a donné l'historien Pascal Ory: «la critique des corps intermédiaires (partis, parlement, élites...) au nom d'un lien direct du peuple à un type de dirigeants charismatiques, le tout porté par un discours de rupture». En ce sens, le populisme n'est pas une idéologie, mais une manière d'aborder la politique et le peuple des électeurs. Le populisme peut être de droite ou de gauche, extrémiste ou «central», comme Emmanuel Macron. Reprenez le tract que diffusaient les «marcheurs» à la veille du premier tour: parmi les dix raisons de voter Macron venait en premier «Il est différent des responsables politiques qui l'ont précédé, il a eu un vrai métier». La seconde raison était sa promesse de «réduire d'un tiers le nombre de parlementaires». Et la quatrième, sans doute la plus populiste, ou démagogue: «Il ne doit rien à personne d'autre qu'à nous ; il n'aura pas d'ascenseur à renvoyer»! C'est l'exploit politique d'Emmanuel Macron: être parvenu à se présenter en «métèque» antisystème, alors qu'il était issu de ce système. Un peu comme Nicolas Sarkozy qui a su vendre en 2007 la «rupture» contre un pouvoir qu'il avait servi durant cinq ans.

Un bémol, cependant: Emmanuel Macron n'est pas postmoderne, il l'a dit et longuement expliqué. Il revendique une idéologie, une doctrine, une raison. Il utilise le populisme, mais rêve sans doute, s'il faut parler de ses rêves, d'être celui qui permettra de dépasser le moment populiste que nous vivons. C'est une ambition qui n'est pas médiocre - reste à vérifier sa résistance à l'exercice du pouvoir et aux exigences des électeurs.

L'effondrement du clivage droite/gauche de la présidentielle 2017 aurait-il été possible sans les réseaux sociaux?

L'électeur se comporte comme l'internaute, qui appartient simultanément à de nombreuses communautés virtuelles dont il est le seul point d'intersection.

À ce point, non, je ne le pense pas. Entendons-nous: il existe encore une droite et une gauche, avec des références, des valeurs différentes. Mais elles sont aujourd'hui bousculées par des électeurs «ubérisés», qui ne se réfèrent plus à une doctrine, une tradition, un parti, mais seulement à eux-mêmes. Chacun bricole son opinion, agrégeant des valeurs de droite et de gauche, extrémistes ou centristes. L'électeur se comporte comme l'internaute, qui appartient simultanément à de nombreuses communautés virtuelles dont il est le seul point d'intersection. Marine Le Pen a très tôt fait de cette transgression du clivage gauche-droite sa marque de fabrique. Jean-Luc Mélenchon l'a théorisé dès 2014 dans «L'ère du peuple», remplaçant la gauche par le peuple, puis «les gens». Et Emmanuel Macron a suivi, «et de droite, et de gauche»... Vous avez là les trois vainqueurs de la présidentielle.

Ces dernières semaines, Laurent Wauquiez a été pris dans une violente polémique après l'enregistrement de ses propos à son insu par un smartphone. Qu'est-ce que cette affaire dit de l'évolution de notre démocratie?

Elle dit l'appétence des médias et de leurs publics pour le spectacle de l'affrontement - et peu importe la cause de l'affrontement. Nous réfléchissons de plus en plus de manière binaire, «j'aime» (I like) ou j'efface, comme sur Facebook. C'est la politique façon Hanouna, ou Ardisson dans la version plus intello: je dis une horreur, je provoque une polémique, j'alimente la polémique sur les réseaux sociaux (êtes-vous pour? contre?), puis je reviens sur les déclarations à l'origine de la polémique, dans une mise en abyme de discours sur le discours, éventuellement je m'excuse (la contrition publique se vend très bien), et je peux commencer à réfléchir à la provocation suivante... Laurent Wauquiez l'a fait, à sa manière, dans l'objectif d'exister - et il a réussi. Mais souvenez-vous d'un ministre de l'Économie nommé Macron, qui distillait régulièrement ce genre de provocations... De ce point de vue, tous les politiques sont «trumpisés», et le moins «trumpisé» des candidats présidentiels, Benoît Hamon, a fait le score que l'on sait!

Le numérique est un outil à la disposition du pouvoir, mais aussi des citoyens. N'est-ce pas finalement un progrès pour la démocratie? Ou le risque est-il celui de la dictature de la transparence et de la culture du clash?

Oui, nos smartphones sont de formidables outils de liberté. La journaliste Zeynep Tufekci raconte dans «Twitter and Tear Gas» (non traduit) comment le numérique a permis en Turquie et dans les pays arabes que la demande de justice sociale et de liberté, qui existait auparavant, prenne une autre dimension. Dans nos démocraties aussi, les smartphones favorisent la montée d'un désir citoyen, en rendant possible la participation du plus grand nombre à la prise de décision, au niveau d'un quartier ou d'un pays. Et en même temps, si l'on peut dire, le numérique pousse à la transparence, que je tiens personnellement pour une calamité contemporaine, et entretient la culture du clash dont nous avons parlé.

Au total, la démocratie est-elle, selon vous, gagnante ou perdante de cette numérisation du monde?

On peut dire de l'imprimerie qu'elle a créé l'individu moderne et entraîné des guerres de religions... Une technique n'est en elle-même ni bonne ni mauvaise. Elle est ce que l'on en fait. Il importe donc de comprendre ce que signifie la révolution numérique pour nous, de mesurer son importance et d'envisager tous ses potentiels: c'est la condition pour travailler à en tirer le meilleur au détriment du pire.



<http://plus.lefigaro.fr/page/alexandredevecchio>

Alexandre Devecchio

<http://plus.lefigaro.fr/page/alexandredevecchio>

Suivre

<http://plus.lefigaro.fr/fpservice/follow/membre/81325031242245596367369127>

Journaliste au Figaro et responsable du FigaroVox. Me suivre sur Twitter :

@ https://twitter.com/Alex_devecch AlexDevecchio
